

OLIVIER BOURDEAUT

PACTUM SALIS



FINITUDE

Au dix-septième jour, l'action mêlée d'un ciel vierge de nuage et d'un vent d'est, chaud, constant, puissant, remplissait méthodiquement l'angle des œillets. Bientôt ceux-ci seraient entièrement pleins, recouverts d'une pellicule cristallisée rose, légèrement rose. Déjà, bousculée par le vent, la poussière grise des ladures commençait, par traînées arquées, à souiller les nappes fragiles, cette dentelle naturelle que des siècles d'ouvrages laborieux, patients, forcément patients, avaient façonnée, afin que ce jour-là, au dix-septième, tout se passe comme c'était en train de se passer.

Alentour, une euphorie consciencieuse doublée d'un sentiment d'urgence animait les marais de Batz-sur-Mer. Dix-sept jours venteux, ensoleillés, bouillants et secs, avaient

usé et brûlé les corps, réjouit les esprits. Après un mois de juin gris, pluvieux, un mois de juillet capricieux et désespérant, août offrait à ces marais ce pour quoi ils avaient été faits. S'activant autour des miroirs d'eau, cette galerie des glaces horizontale, paludiers et saisonniers alternent leur cueillette, faite de gestes amples et précis, avec une course trottée et périlleuse pour mener leur brouette le long de ces minces couloirs de vase sèche et gercée. Si certains rêveurs inconscients s'autorisent un coup d'œil pour observer les essaims d'oiseaux survolant les plans d'eau ou leurs reflets glacés dans les étiers, les autres savent bien qu'au dix-septième jour une deuxième récolte est possible, probable. Ils ne regardent ni les oiseaux, ni leurs voisins, ils avaient eu juillet et juin pour cela. Ils auraient le reste de l'année pour lever la tête.

Au dix-septième jour, une parcelle de vingt-quatre œillets ne faisait l'objet d'aucune attention. Au bout de l'impasse du marais au Roy, les marais qu'un talus pelé séparait du traict du Croisic, avaient fait leur part de travail et attendaient que l'Homme honore la sienne. Mais l'Homme ne venait pas et le blanc rosi se couvrait de gris, le trésor s'encrassait. Au loin, les cloches du Croisic annonçaient dix-huit heures, six tintements lourds, chutant du clocher, roulant comme une escouade du temps qui presse sur le traict, cette langue sableuse désertée chaque jour par l'océan pour devenir une prairie d'algues lézardée de filets d'eau argentés, de monticules de sable humides et scintillants par endroits, secs et dorés pour les plus élevés. Les cheveu-légers

du temps souverain traversaient plusieurs fois par jour cette prairie de cuivre, de vert-de-gris, d'émeraude, d'or et d'argent pour venir déposer leur mélodie finissante contre le talus de l'impasse du marais au Roy. Selon la force et le sens du vent, cette mélodie s'échouait ou se fracassait sur le talus, mais toujours le carillonnement parvenait aux tympanes de celui qui présidait aux destinées de ces marais salants. Une minute précisément après le dernier tintement du Croisic commençait le premier de l'église de Batz-sur-Mer. Celui-ci était parfaitement audible, quels que soient les caprices du vent ; son sens, sa force, importaient peu, son tambour lent et méthodique planait sans tracas et couvrait l'entièreté des marais. Peut-être existe-t-il ailleurs dans le monde un endroit où deux clochers se répondent à une minute d'intervalle pour signifier la même heure. Le même temps. Personne ne doit le savoir, tant mener une telle enquête semble impossible. Cette minute de latence existait à cet endroit-là, c'était un fait. Ou plutôt cette minute n'existait pas. Elle ne pouvait raisonnablement exister. C'est lors de cette minute qu'une promeneuse fit une effrayante découverte, qu'elle annonça par des cris tout aussi effrayants. Aux abords des œillets sis au bout de l'impasse du marais au Roy, d'un plan d'eau colonisé par des cyanobactéries — magma informe et spongieux, plus vieille trace de vie sur terre — sortaient deux pieds, deux pieds sales aux doigts écartés, ou plutôt, pour être plus précis, aux doigts de pieds écarquillés, comme le sont les yeux de ceux qui ont vu leur mort arriver.